

AUBUNE ET SON TEMPS
Une Production de l'Académie de Beaumes de Venise

NOCTURNES D'AUBUNE 20/04/2012

LE XII^{ème} siècle

AUBUNE ET SON TEMPS

Une Production de l'Académie de Beaumes-de-Venise

Texte de Philippe Jean COULOMB

Voix de :

Lucie LESGOIRES

Philippe Jean COULOMB

Jean-Noël POTTAM

Illustration musicale de :

Marie-France BRANDSTETTER

Geneviève DUBUISSON

Illustration Pictographique :

Claude COULOMB

Philippe Jean COULOMB

Jean-Pierre MICHEL

Montage :

Jean-Pierre MICHEL

Sono :

Marc IGULEN

Réalisation

Philippe Jean COULOMB

Les NOCTURNES d'AUBUNE : 9, 10 et 11 août 2012 à 21h30 sur le site de Notre Dame d'Aubune.

Les 9 et 10 août 21h30:

Projection sur le mur de la chapelle : « l'histoire et les secrets d'Aubune »

Le 11 août à 21h30.

Dans la chapelle

Concert de musique médiévale par les Menestrié d'Alain Bravé.

ACADEMIE de BEAUMES de VENISE

LES NOCTURNES d'AUBUNE

AUBUNE ET SON TEMPS (XIIème siècle)

9 et 10 août 2012



à 22h

Sous les étoiles et sur les pierres d'Aubune

EVOCATION HISTORIQUE

- * *de la CONSTRUCTION de la chapelle*
- * *de la VIE des témoins de ce temps*

La Provence 26/7/2012

BEAUMES-DE-VENISE

Les Nocturnes de l'Académie vont animer trois soirées d'août

Projet collectif de l'Académie "Les nocturnes" se dérouleront sur trois soirées. Le jeudi 9 août à 21h30, il y aura un spectacle en plein air avec projection sur le mur sud de la chapelle, autour du thème "Aubune & son temps" avec, pour animer le texte, des illustrations picturales et musicales.

Ceux qui auront manqué cette soirée auront droit à une séance de rattrapage le lendemain, vendredi 10 août à la même heure et au même endroit.

Enfin le samedi 11 août à 21h30 les mélomanes se régalent d'un "concert médiéval" par "Les Menestrié de Provence". Celui-ci se déroulera à l'intérieur de Notre Dame d'Aubune. Au programme, des musiques du XII^e et XVIII^e siècle.

Pour chaque représentation,



M. et Mme Coulomb sont de formidables défenseurs du patrimoine balméen. Ils ont été mis à l'honneur lors de la dernière cérémonie des vœux.

/ PHOTO JE. A.

le prix des places est fixé à 10 € par personne; forfait pour deux soirées (spectacle et concert) : 15 € par personne. "Tous les bénéfices seront

consacrés au financement de la restauration des tableaux de Notre Dame d'Aubune, classés du XVI^e siècle", précise Philippe-Jean Coulomb, président

RÉSERVATIONS

INSCRIPTION OBLIGATOIRE.

Compte tenu du nombre limité de places (150 pour les soirées en extérieur et 80 pour le concert), il est recommandé de réserver le plus rapidement possible à l'Office de Tourisme de Beaumes-de-Venise :

04 90 62 94 39

otbeaumes@wanadoo.fr.

Pour des raisons d'organisation et de gestion, seules les places dûment acquittées seront prises en compte.

de l'Académie de Beaumes.

Les Nocturnes de l'Académie : Jeudi 8, vendredi 9 et samedi 10 août à Notre Dame d'Aubune

Vaucluse Matin 27/7/2012 BEAUMES-DE-VENISE

Bientôt les "Nocturnes d'Aubune" avec spectacle et concert



Autour de leur président Philippe Coulomb, les membres de l'Académie de Beaumes-de-Venise.

L'Académie de Beaumes-de-Venise, réunie autour de son président Philippe Coulomb, a mis sur pied un projet collectif intitulé les "Nocturnes d'Aubune". Il se déroulera sur trois soirées.

Spectacle en plein air

Le jeudi 9 août et le vendredi 10 août à 21 h 30 : spectacle en plein air avec projection sur le mur sud de la chapelle "Aubune et son temps", avec textes et illustrations picturales et musicales.

Concert médiéval

Le samedi 11 août à 21 h 30 : concert médiéval avec "Ley Menestrié de Provence", à l'intérieur de la chapelle (mu-

siques du XII^e au XVIII^e siècle).

Prix des places : 10 € par personne pour chaque représentation. Forfait 2 soirées (spectacle et concert) : 15 € par personne. Les bénéfices seront consacrés au financement de la restauration des tableaux classés du XVII^e de la chapelle. □

POUR EN SAVOIR PLUS

Le nombre de place est limité (150 pour "Aubune et son Temps" et 80 pour le concert), il est donc conseillé de réserver à l'office de tourisme au : 04 90 62 94 39 ou otbeaumes@wanadoo.fr. Pour des raisons d'organisation et de gestion, seules les places dûment acquittées seront prises en compte.

SCRIPT DES NOCTURNES D'AUBUNE

Lorsque je contemple cette chapelle du XIIème siècle lovée au pied de l'oppidum gallo-romain, le livre de la mémoire universelle s'ouvre brusquement et je vois resurgir le film de vies à jamais révolues...alors, spectateur à l'abri des guerres, des cataclysmes et des épidémies, j'écoute des cris de détresse entrecoupés de chants d'amour, j'entends le cliquetis des armes et les cloches des tocsins, je vois des aurores bucoliques ourlées des oranges dansants des flammes des bûchers, je vois des manants et des serfs épuisés, le regard fixe sur les flammes dansantes d'un feu qui s'éteint dans le noir lugubre d'une nuit glaciale, je sens l'odeur pestilentielle des charniers des guerres religieuses, celle des bougies mouchetées du chœur des églises résonnant des échos liturgiques, et celle de l'encens refroidi qui tombe comme un voile flou sur les têtes inclinées. Ai-je les souvenirs vrais des chroniqueurs du passé médiéval, ou ceux des historiens aux arguties imparables ou ceux de mes ancêtres enfouis au plus profond de mon être ?

Memini, memini, memini...

Oui, en latin, memini signifie : je me souviens.

Curieusement, la peuplade gauloise cavare qui occupait le territoire de Beaumes-de-Venise portait le nom de Memini, si l'étymologie est bonne de quel souvenir marquant était-elle la dépositaire ?

Après eux, sur quel nouveau rivage l'antiquité épuisée ira-t-elle débarquer ?

De quoi sera-donc fait l'an Mil ?

D'une peur universelle eschatologique ?

D'une Apocalypse programmée par des prédicateurs malades du futur ?

Non, l'an Mil, qui précéda la construction d'Aubune, fut l'âge d'or de la culture arabo-musulmane qui s'étendit sur les trois continents. Il fut le prélude à un réchauffement climatique qui entraîna le développement de l'agriculture et l'augmentation de la démographie.

Mais, furent des épisodes où la neige recouvrait arbres et vignes portant feuilles et fruits, gel et sécheresse décimant le bétail, anéantissant les récoltes et entraînant des famines mortelles.

Qui étaient ces hommes, ces femmes et ces enfants qui peuplaient notre pays d'alors ?

des oratores ,

ceux qui priaient et ne travaillaient pas, clercs, pieux et tonsurés, au service des âmes qui n'ont rien demandé,

des bellatores,

ceux qui combattaient et ne travaillaient pas, rois, nobles et seigneurs, forts de la force forte et, grâce à Dieu, fiers d'être bien nés,

des laboratores,

les seuls qui travaillaient, manants, serfs, alleutiers...les petits, les sans-grade, exploités, corvéables à merci qui mouraient au labeur pour que vivent les autres...

Il faudra plus de six centaines de souffrances et d'humiliations quotidiennes ininterrompues pour que les *laboratores* abolissent enfin les tristes privilèges des *oratores* et des *bellatores*.

Les *oratores* s'abritent dans l'Eglise qui joue un rôle fondamental dans la société médiévale.

Les civilisations naissantes ont découvert que tout être a en lui le bien et le mal. Il fallut donc gérer ce dualisme que l'on voulut divin, souvent incontrôlable : le bien c'est le bon Dieu, le mal c'est le mauvais Dieu qui pousse à l'expression incontrôlée des pulsions ancestrales.

Quand les richesses s'accumulèrent, quand la société eut dépassé le stade d'une simple famille nomade, il fallut gérer la multitude humaine, trouver des références et des exemples, des représentants intermédiaires entre les hommes et la divinité. Ainsi naquirent les religions, ainsi naquit l'Eglise. Elle créa toute une hiérarchie de ministres, des dogmes, des tables de la loi pour vivre dignement, rythmant la vie du baptême à l'extrême onction, prêchant l'amour, soulageant les pauvres, construisant chapelles, cathédrales, monastères et couvents.

Mais...progressivement, au détriment du spirituel, l'Eglise acquit une puissance temporelle qui s'opposa au pouvoir royal et de surcroît sera de plus en plus contestée par le bas peuple qu'elle soumettait à la dîme.

Réprimant violemment ceux qui s'opposaient à son pouvoir elle eut recours à la force.

Ainsi, dès le XI^{ème} siècle 10 clercs hérétiques qui niaient ou remettaient en question un ou plusieurs points des dogmes, furent brûlés sur un bûcher dans la bonne ville d'Orléans.

La révolte couve et vers 1170, le lyonnais, Valdès s'indigne de voir le luxe ostentatoire des ministres de Dieu. Il fait rapidement des adeptes, les *pauvres de Lyon*, appelés aussi Vaudois, qui mènent une vie itinérante et prêchent une observation littérale des Evangiles, refusant le culte des saints, celui des statues et des images et s'opposant fortement à la peine de mort.

Un autre mouvement contestataire déclare nier l'incarnation de Jésus et l'existence de la Passion.

Ces bonshommes et bonnes femmes, les Parfaits et les Parfaites, plus tard appelés Cathares, mènent une vie exemplaire et attirent toutes les classes de la société.

Il convient d'arrêter au plus vite ces révoltes naissantes et pour cela l'Eglise se donne des moyens particulièrement efficaces !

En 1163, un concile confère aux juges ecclésiastiques le pouvoir de poursuivre, juger et condamner les hérétiques. L'Inquisition voit le jour en 1233, elle ne dépend que du Pape.

La procédure est secrète, les accusés n'ont droit à aucune assistance et ne peuvent pas faire appel. La torture sera légalisée en 1252.

Les hérétiques qui persévèrent dans leur croyance sont remis au bras séculier. Certains sont condamnés à des peines infamantes comme porter deux croix jaunes, l'une cousue sur le dos, l'autre sur la poitrine.

Pour les irréductibles qui refusent de se rétracter, la Sainte Inquisition proclame l'autodafé qui les condamne à être brûlés vifs en place publique.

En 1208, le pape Innocent III appelle à la croisade contre les Albigeois. Simon de Montfort déferle avec les armées des barons du nord et s'empare du comté de Toulouse.

Dernier bastion cathare, le château de Montségur tombera le 16 mars 1244 : 200 cathares sont brûlés vifs.

A l'ombre vacillante de la croix tendue vers les suppliciés le moine inquisiteur s'écrie :

Ils iront dans l'enfer avec les condamnés,

*Avec les condamnés et les abandonnés
 Dans l'enfer où Satan mange les cœurs damnés
 Où le forgeron fort forge la chair damnée
 Dans les hurlements fous des emmurés vivants
 Dans les folles clameurs des damnés emmurés
 Ils iront dans l'enfer avec les condamnés*

Et quand viendra le jour de la parole là...

*(texte adapté de Charles Péguy)
 (Faust, ange pur...)*

Aux hérétiques vaudois et cathares, s'ajoute le problème des juifs qui jouent un rôle économique et intellectuel un peu trop important.

Malgré les interdictions de l'Eglise qui les considère comme déicides, beaucoup de chrétiens ont recours à leurs médecins. Ils seront définitivement exclus lorsque s'organiseront des confréries protégées par des saints patrons catholiques.

En 1182, Philippe-Auguste les expulse pour s'emparer de leurs biens.

Au moment de la première croisade contre les Cathares il leur impose de porter un signe distinctif. Les statuts de la ville d'Avignon précisent qu'il s'agit d'une rouelle de tissu jaune.

Alors que l'Eglise catholique, apostolique et romaine a bien du mal à maintenir son hégémonie sur le monde judéo-chrétien, de l'autre côté de la Méditerranée, des révélations transmises par l'archange Gabriel au prophète Mahomet imposent une nouvelle religion monothéiste : l'Islam qui entreprend la conquête de l'occident chrétien en envahissant la Septimanie, c'est à dire le Languedoc actuel.

En 732, Charles Martel arrête l'invasion musulmane à Poitiers et affirme la suprématie franque sur tout le sud de la France.

Pour les chrétiens, ces envahisseurs outre-méditerranée sont d'abord considérés comme hérétiques, puis païens.

Pour l'Islam, très en avance en médecine et dans nombreux domaines de la science, les chrétiens sont des barbares.

Dans ce contexte politico-religieux quelle était donc la vie quotidienne en ces temps médiévaux ?

La société est hiérarchisée et sectaire. Guerres, brigandages et oppressions sont le lot quotidien, et, en ces temps difficiles où la médecine dispose de peu de moyens thérapeutiques, les épidémies de peste, tuberculose, rougeole, scarlatine, oreillons, coqueluche, variole, grippe, écrouelles... causent de grands ravages.

Le mal des Ardents ou feu de la Saint Antoine fait chaque année de nombreuses victimes. La consommation de galettes de seigle contaminé par un champignon, l'Ergot, provoque rapidement des brûlures du tube digestif, la tétanisation des membres, des hallucinations et même la gangrène.

Les boucs émissaires de toutes ces maladies sont évidemment les Juifs, déjà accusés d'avoir tué le Christ, et les lépreux qui, au XIIème siècle, représentent 5% de la population.

Les Juifs sont exterminés.

Les lépreux sont confinés dans des léproseries, les villes les repoussent et les persécutent. Ils doivent revêtir une longue robe noire ou rouge à capuchon et agiter une crécelle ou une claquette pour annoncer leur présence.

Entre 1050 et 1150 des famines conjuguées aux impôts exorbitants, réclamés brutalement par la noblesse et par l'Eglise, déclenchent des révoltes sur l'ensemble du territoire, les paysans ou Jacques et les serfs excédés mettent à mort seigneurs, prévôts et baillis.

Les seigneurs ?

Qui étaient ces *bellatores* qui dominaient alors notre territoire ?

Il existe peu de traces écrites sur les premiers seigneurs de Beaumes : un certain ROLAND est cité en 1107.

Par contre, la maison d'Agoult, de haute ancienneté, puisque remontant au XIème siècle, apparaît d'emblée comme étant la plus puissante maison de Provence.

Elle dépendait cependant des Comtes de Toulouse et du Saint Empire Romain germanique.

Régnant sur une partie du Dauphiné, du Comtat Venaissin et de la basse Provence, les Agoult, dont le blason était *d'or au loup ravissant d'azur, langué et vilainé de gueule*, étaient entre autres Princes d'Apt, barons de Sault, seigneurs de Beaumes, Durban, Caromb, Lafare, La Roque-Alric, Monteux, Saint-Hyppolite, Goult, la Tour d'Aygues...

Feudataire de la maison d'Agoult, le chevalier Hugues de Durban possédait un petit fief qui s'étendait des Crottes jusqu'à La Roque Alric. Résidant

dans le Castellans du plateau des Courens, il dominait de château des barons de Beaumes et l'immense plaine barrée au sud par la chaîne des Alpilles. Hugues de Durban fut témoin le 24 novembre 1253 à la reconnaissance d'Agoult.

Mais, au pouvoir nobiliaire, des Agoult et des Durban, s'ajoutait celui de l'Eglise.

En 1137, une bulle du pape Innocent II confirme à Guillaume II, évêque d'Orange, les possessions d'Aubune, de Durban et de Beaumes.

En 1183, la bulle de Lucius III confirme à l'abbé de l'Isle-Barbe de Lyon, la possession de ND d'Aubune.

Courbés sous les lois religieuses et seigneuriales, ceux qui travaillent, les *laboratores*, manants, vilains, alleutiers, manouvriers et serfs en servage sont méprisés et maltraités comme bêtes de somme. Le travail étant une conséquence du péché originel, il est synonyme de pénitence, de châtiment et d'opprobre ! Plus de quatre vingt pour cent de la population est rurale !

Les paysans, ceux du pays, par tous les temps, travaillent de la prime luce au crépuscule, portant toute l'année la même cotte à capuchon et chausses maintes fois rapiécées. L'hiver, ceux qui le peuvent, ajoutent fourrures retournées de moutons, blaireaux ou renard piégés.

Furent les laboureurs, courbés, pesant sur les manches de l'araire attelée à deux bœufs enjougués.

Furent les vigneron, taillant leurs vignes à la serpe et les butant à la houe triangulaire, puis vendangeant un vin qu'il faudra vite boire.

Furent les moissonneurs coupant à la faucille de maigres épis, fourchant et ratissant les chaumes en andains puis en meules.

Furent ces gens de peu, grelottant sous leurs misérables chaumières, furent ces gens rugueux qui donnaient tout et ne recevaient rien.

Et voyez tout en bas de l'échelle sociale, portant, pour l'éternité, le poids pesant de la pomme, ces femmes toujours enceintes ou tout juste accouchées œuvrant jusqu'au bout de leurs forces sans aucun espoir de voir leur condition changer.

Mais, fort heureusement la nature reprend vite ses droits, créer dans le moment présent des plaisirs artificiels est une nécessité vitale et pour manifester sa joie au milieu des tristesses... on danse.

Sur d'antiques fêtes païennes, l'Eglise officialise des fêtes religieuses, certaines calendaires sont profanes, comme le carnaval, la fêtes des moissons, celle des vendanges, du solstice d'été, du solstice d'hiver, mais aussi la consécration d'une chapelle, les mystères, la fin d'une épidémie, une victoire militaire, un mariage ou une naissance princière.

Les tavernes sont nombreuses, la piquette coule à flot, les beuveries permettent d'oublier les misères journalières.

Alors, tout est bon pour rire et plaisanter, des charivaris sont organisés par les jeunes pour se moquer de leurs voisins.

Des parties de boules, de palets, de quilles, de jeu de paume, de soule, de hockey où tout est permis, finissent en batailles rangées.

On danse pour toutes les fêtes, même pour les enterrements jusque dans les cimetières, de Noël à Carnaval et de mai à juin.

Les ecclésiastiques aussi dansent : les chanoines dansent la bergerette, les clercs dansent dans les cathédrales et autour des cloîtres jusqu'à interdiction !

La mort elle-même inspire des danses macabres où se mêlent aristocrates, bourgeois et paysans.

En cette soirée estivale nous voici face à Notre Dame d'Aubune sise sur un piémont, intermédiaire entre l'habitat du plat pays qui se développa pendant les périodes de paix et la colline où les populations trouvèrent refuge dans les moments difficiles. Souvenons-nous de cette jeune paléochrétienne, Epyminia, la plus ancienne aubunienne dont on connaisse le nom et la date de la mort survenue lorsque les hordes barbares d'Alaric déferlèrent sur notre territoire

Ce site, où elle vécut, a livré de nombreux indices en faveur du choix antique d'un culte primitif.

Des vestiges des hommes du néolithique, sous la forme de haches polies et de pointes de flèches, ont été trouvés auprès d'une source qui sourd claire et intarissable d'une fracture du calcaire, même lors des sécheresses les plus longues.

Des débris de poteries gallo-romaines, grecques, grises sigillées, wisigothiques, des fragments de tuiles et de dolia traduisent la présence des civilisations qui se sont succédées et qui livreront un jour une part de leur secret.

Mais d'où vient le nom d'Aubune ?

De la racine celtique « *Alp* » qui signifie une hauteur ?

Du latin *alba*, l'aube qui aurait vu le triomphe des armées de Charlemagne sur les sarrasins ?

Ou d' *Albunea* nymphe romaine dont le temple était une étape obligée sur le trajet emprunté par les malades qui se rendaient aux eaux sulfureuses de Durban ?

Nul ne le saura peut-être jamais !

Qui a commandé la construction de la chapelle ?

Il est difficile de démêler la vérité historique de la légende !

Pour certains, c'est sur l'ordre de Charlemagne que la chapelle fut construite.

Au XIV^{ème} siècle, une chronique écrite par Aymeric de Peyrac, abbé de Moissac, rapporte que :

"...Les Sarrasins ravageaient la Provence. Charlemagne, qui les avait déjà vaincus en maints combats, marcha contre eux à la tête de son armée, et vint un soir camper sur le monticule de Ravel. Devant lui, à peu de distance, les barbares couvraient les pentes et la crête de la colline. L'aube paraissait à peine quand l'armée chrétienne, invoquant le nom de Marie, s'élança bravement contre l'ennemi. Bientôt, les Sarrasins vaincus fuient en désordre; mais, dans les vallées, sur les collines, les Francs les poursuivent. Ce n'est plus un combat, c'est un épouvantable carnage.

La victoire des chrétiens était complète. Le grand Roi comprit qu'elle venait du ciel. Pour prouver sa reconnaissance, il ordonna de bâtir une chapelle dédiée à la vierge Marie. Elle fut appelée Notre Dame d'Aubune, en souvenir de l'aube fortunée qui avait donné la victoire aux Francs".

En souvenir de ceux qui moururent alors...

En fait, ce fut Hildebrand, frère de Charles Martel, et non Charlemagne, qui dirigea victorieusement les opérations militaires d'Aubune.

Pour d'autres, nous la devons à Guillaume au Court-Nez, duc d'Aquitaine et prince d'Orange, cousin de Charlemagne, représenté ici sur une fresque de la tour Ferrande à Pernes, qui l'aurait faite érigée pour célébrer sa victoire sur les sarrasins.

Le nom de la chapelle n'apparaît dans les textes qu'au mois de mars 1137, dans une bulle du pape Innocent II, confirmant à Guillaume, évêque d'Orange, la possession de certaines églises dont celles d'Aubune, de Durban et de Baume.

En 1367, le prieuré dépendait toujours d'Orange.

Il est donc probable qu'Aubune fut, dès l'origine, un petit prieuré rural dépendant des évêques d'Orange auxquels il devait la dîme.

Qui fut le commanditaire ?

**Charlemagne, Hildebrand ? Guillaume au Court-Nez ? ou un évêque ?
A ce jour, nous ne le savons pas !**

En ces temps où le christianisme, victorieux du polythéisme romain et de l'arianisme des envahisseurs barbares étendait un blanc manteau d'églises sur toute l'Europe, il était indispensable de recouvrir les antiques lieux de culte d'un protectorat de pierres bénites. S'inspirant des temples romains la maison du Dieu devait s'inscrire dans la forme d'une croix.

Il fallut donc trouver l'argent nécessaire, désigner un site et un maître d'œuvre.

L'argent fut probablement fourni en partie par le commanditaire et en partie grâce à la générosité du petit peuple.

Au XIIème siècle on monnaie des indulgences, des dispenses à diverses obligations et les sommes ainsi récoltées permettaient de financer des édifices religieux ou profitaient à certains prélats qui menaient grand train.

Comment le lieu fut-il choisi ?

Le site s'imposait de lui-même : une source au pied d'un contrefort en un endroit déjà choisi par des religions antiques.

Quant aux maîtres d'œuvres, la plupart étaient formés dans les abbayes de Cluny, de Cîteaux et de Clairvaux.

Polyvalents, ces moines bâtisseurs qui pensaient en latin, étaient à la fois maîtres de pierres, charpentiers, maçons et architectes. Une fois leur formation acquise ils partaient sur les chemins, accompagnés de quelques convers ou moines ouvriers en quête de commanditaires

Mais, qui construisit Aubune ?

Probablement l'un de ces moines bâtisseurs !

La signature d'un certain UGO avec un G en forme de faucille témoigne de son désir de passer à la postérité. Ce signe lapidaire pourrait cependant bien être la marque d'un tâcheron de la carrière voisine. Mais, les tâcherons

qui étaient des analphabètes apprenaient à inciser une seule lettre sur le bloc équarri qu'ils venaient d'achever : marque qui leur permettait d'être payés à la tâche.

La signature VGO est plus qu'une lettre, c'est un nom ou peut-être l'abréviation d'UGOBERTUS, un maître d'œuvre qui souhaitait que l'on se souvienne de ses nombreuses réalisations, car chacune d'entre elles, par précaution, était signée plusieurs fois.

C'est ainsi que l'on retrouve son nom inscrit sur de nombreux édifices de notre région dont Sainte Colombe de Faucon, N.D. de Nazareth à Vaison-la-Romaine, les églises de Saint Restitut et de Saint Blaise à la Martre dans le Var et la chapelle Sainte-Anne d'Apt où se trouvent l'inscription « *VGO ME FECIT* » « *UGO M'A FAITE* ».

Sur la chapelle du Saint Sépulcre de Beaumont du Ventoux le paraphe est inscrit onze fois !

Notre Dame d'Aubune ne déroge pas à la règle :

On peut lire, à l'extérieur, sur une pierre d'appareillage du chaînage sud de la croisée primitive du transept, le nom d'VGO en lettres majuscules, avec un G en forme de faucille, gravé deux fois, une fois à l'envers (est-ce une étourderie du maçon ?) puis mis à l'endroit, en lettres minuscules, deux rangées de pierres plus haut.

Ce même nom fut gravé, à l'intérieur, sur le pilier de la travée occidentale et le G en faucille imprimé sur chaque pierre de l'arcature de la dernière travée. Ces signatures attestent donc que l'ensemble de l'édifice primitif est l'œuvre d'UGO.

Les archéologues semblent être d'accord pour fixer le début des travaux en 1125. A cette date, les monastères clunisiens et cisterciens sont les seuls centres d'instruction pour les apprentis bâtisseurs mais le savoir et les moyens techniques sont curieusement pauvres car les chapelles implantées sur des surfaces mal arasées ont des murs épais chargés de soutenir une voûte trop lourde.

La beauté des édifices romans en Provence vient de leur peau de roches blanches patinées de gris, des nids de verdure où elles ont choisi d'éclorre, de leur absence de lumière intérieure due à l'impossibilité d'ouvrir des fenêtres au risque de fragiliser les murs, de leur ignorance des croisées d'ogives et des arcs-boutants, mais aussi du canon imposé par Bernard, abbé de Clairvaux, qui recommandait l'humilité, la modestie des bâtiments, l'absence de toute richesse dorée, d'images ou de statues recherchant avant tout une atmosphère calme, ombragée qui favorise la méditation.

Pourtant des techniques plus sophistiquées existaient déjà.

Son contemporain, Suger, abbé de Saint Denis et conseiller du roi Louis VI, avait une conception totalement opposée.

Utilisant l'arc-boutant et la voute sur croisée d'ogive, il autorisa la projection des monuments vers le ciel, créant ainsi l'art de France, le *francigenum opus*, appelé plus tard art gothique qui aménageait profusion d'ouvertures, de rosaces et de puits de lumière. Le luxe ostentatoire doit régner dans les maisons de Dieu qu'il convient d'honorer de toutes les richesses humaines : dorures, pierres précieuses, statues et sculptures, images et tableaux pour rehausser la pureté intérieure et la noblesse extérieure.

Les rustiques toits de chaumes victimes des foudres célestes avaient vécu !

Ugo fut vraisemblablement un moine cistercien itinérant et donc un disciple de Bernard de Clairvaux : Aubune sera romane, sobre et digne, à l'image des paysans pauvres des terres cavares.

Les travaux démarrèrent vraisemblablement en 1125. Il la conçut en forme de croix latine à nef unique, sans collatéraux, donnant sur un transept où s'ouvrait une abside qui délimite le chœur et deux absidioles semi-circulaires couvertes en cul-de-four.

De 1170 à 1180 son successeur plante un clocher qui prend appui sur les piliers de la travée orientale de la nef et du croisillon sud avec un passage voûté d'accès à l'église sur le flanc Sud.

Nous ne connaissons pas les raisons qui ont poussé le maître d'œuvre à ajouter un clocher, près de quarante cinq ans après.

S'il est vrai qu'il confère à l'édifice légèreté, grâce et élévation, il est permis de supposer qu'il fut indispensable à la consolidation du transept.

En effet, en observant les importantes déformations du mur sud et les fissures qui lézardent la voûte, il est évident que l'énorme poids de celle-ci devait inéluctablement entraîner un effondrement de l'ensemble de l'édifice. Il fallut donc concevoir et mettre en place un contrefort puissant et harmonieux.

C'est ainsi qu'à la fin du XIIème, une tour carrée de 21mètres de haut et de 4 de côté donna à ce petit sanctuaire rural toute son originalité et sa valeur architecturale.

Son sommet est souligné d'une corniche supportée par une série de modillons très serrés à motifs géométriques ou floraux stylisés (rosaces, chevrons, étoiles, diagonales, croix de Saint André...).

Au-dessus, chaque face du clocher est rythmée par trois longs pilastres cannelés dont la base moulurée est posée sur la corniche à modillons. Ils se terminent par des chapiteaux corinthiens supportant le toit. Ces pilastres donnent au clocher une sorte d'ordre colossal.

A mi hauteur, une rudenture matérialise la division du clocher en deux étages avec un ensemble harmonieux de seize ouvertures, dont quinze sans cloches, admirablement décorées.

Le premier étage étant le niveau noble, les arcs des ouvertures retombent sur des chapiteaux et des colonnettes logées dans un décrochement de la façade alors que les arcs du deuxième étage s'amortissent directement sur les piédroits.

La richesse de la décoration du clocher est due à la variété de ses motifs : les colonnettes ont des fûts lisses ou portent des cannelures verticales, obliques ou torsadées, ou sont décorées de guirlandes, de pampres et de raisins.

Les chapiteaux sont composés de deux étages de feuilles d'acanthé très fouillées et de volutes élancées d'inspiration antique.

Des motifs floraux, des pommes de pin, grains d'orge ou grappes de raisin ornent chaque dé comme un fleuron.

Une lambrusque qui circonscrit une colonnette portant des grappes aux grains serrés et dilatés témoigne de l'importance de la culture de la vigne sur le territoire où la chapelle fut érigée.

Mais, le témoignage le plus original est apporté par la statuaire qui révèle une mémoire inspirée de faits historiques véridiques qui, parfois plusieurs siècles après, ont marqué l'imaginaire des sculpteurs.

Des volutes surgissent des figures humaines représentant des asiatiques barbus, à barbe bifide ou collée sous le menton, évoquant les terribles hordes de Huns qui portèrent terreur et désolation et dont la seule évocation est synonyme de massacres et de viols.

Une tête aux traits grossiers et aux yeux exorbités, coiffée d'une chéchia évoque les sarrasins qui sévirent en Provence de 830 à 1197 ? Souvenir ravivé ou entretenu par l'épopée sanglante et inutile des croisades

Une seule effigie représente un personnage en buste. Il porte un collier et des bracelets constitués chacun de cinq anneaux. Il serre dans ses mains des attributs sacerdotaux : des frondes de fougères, ornées de cabochons, retombant en volutes. Peut-être s'agit-il d'un druide des anciennes

croyances gauloises que la propagande de Jules César a politiquement diabolisé ? Son front plissé et ses pupilles dilatées tournées vers quelque univers insondable trahissent l'inquiétude prémonitoire d'un avenir confisqué.

Voyez ce nasique dont le nez recourbé touche le cou.

Curieuse chimère inspirée d'un primate imaginaire de l'autre bout du monde dont la tête calée entre deux acanthes spirales contemple d'un regard mort ceux qu'il est censé effrayer !

Enfin l'évocation du chat, sculpté, incisé ou momifié, est présente sur toute la verticalité du clocher.

Sur le chapiteau de l'une des colonnettes surgit sa tête : petites oreilles, yeux exorbités, petit museau encadré de vibrisses bien incisées.

Plus bas, nous avons retrouvé le graffito du corps d'un chat gravé dans la pierre sous le profond trou de boulin situé à droite de la porte de l'embase du clocher.

Quelle fut notre surprise lorsqu'en 1964 nous avons retiré, bloqué derrière une pierre qui obturait le dit boulin, la momie de cet animal qui, de toute évidence, emmuré vivant, avait été condamné à une mort atroce.

Ces trois témoignages d'Aubune révèlent qu'au cours des siècles les superstitions se sont maintenues avec force.

Au Moyen-âge en Europe, l'Eglise et l'Inquisition firent du chat noir l'image de Satan dont il était le serviteur des sabbats nocturnes.

Ces félins innocents eurent à subir la vindicte populaire. A la St Jean, pour conjurer le diable dont ils étaient la représentation vivante sur terre, on les jetait dans des brasiers.

En Belgique le « Kattestoët », ou « jet de chats » consistait à les précipiter du haut d'une tour.

Dans la Tour de Londres, on a retrouvé de nombreuses momies, victimes expiatoires de croyances imbéciles.

Le roi Louis XV, qui les aimait, mit fin à leur persécution.

A partir du XIX^e siècle ce suppôt de Satan va progressivement reconquérir les foyers.

Toutes ces représentations végétales, animales ou humaines correspondent à une volonté bien définie de l'architecte de mettre en évidence des valeurs bienfaitrices ou d'exorciser des peurs ancestrales.

Au milieu du XVIème siècle, les voûtes et les couvertures trop lourdes s'effondrent.

Au début du XVIIème l'édifice connaît une extension par la construction du collatéral Nord et une profonde restauration de toutes les parties hautes : les croisillons de transept furent exhausés jusqu'au niveau général du bâtiment et englobés sous une toiture unique à deux pentes recouvrant nef et transept.

L'équilibre du clocher est assuré par le renforcement de sa souche et le couloir d'accès à la nef reçoit une façade.

Le chœur est surélevé pour y accueillir des sépultures.

En 1628, la chapelle et son ermitage servirent d'hospice aux pestiférés.

Les absidioles Nord et Sud sont obturées vers 1660.

Lorsque, 975 ans après, nous contemplons, ce soir, avec émotion cette œuvre de pierre dont nous admirons la pudique beauté immobile, nous avons bien du mal à nous représenter ce que furent les conditions de vie de tous ces ouvriers qui ont donné leur sueur et leur sang pour que cette maison de Dieu surgisse de la terre.

Ah ! si les pierres pouvaient parler et nous livrer toutes les vibrations qu'elles gardent en mémoire nous entendrions jaillir de ces lithomagnétophones des soupirs, des jurons et des lamentations, des éclats de rire, mais aussi des râles, des plaintes et des cris de douleur, le chant d'un coucou, les stridulations des cigales, la plainte d'une chouette...

Accrochés sur les pendages de la carrière d'Aubune furent ces carriers, moines convers ou serfs réquisitionnés, évaluant l'épaisseur des strates rocheuses, creusant des tranchées avec leurs pics, détachant les blocs avec des coins forgés puis les équarrissant à la broche. Haletant, ruisselant sous les soleils de feu ou grelottant sous les bourrasques des Mistral d'hiver et surtout n'oubliant pas de graver leur marque en espérant que leur tâche sera payée !

Puis, à la lueur du crépuscule, à l'heure où les corneilles volent vers leurs dortoirs du Rhône, après avoir ripaillé d'une échalote crue et d'une croûte de pain noir arrosée d'huile d'olive, voyez-les boire à petites gorgées l'eau de la source claire d'Aubune ou savourer en plissant leurs lèvres craquelées une affreuse piquette des pampres du coteau.

Mains noueuses et calleuses, bras endoloris par les chocs répétés, dos voûtés, vertèbres écrasées par les poids soulevés, yeux aux cornées lacérées

par l'impact des microlithes, puis infectés, purulents et recouverts de mouches. Quand, après les nuits brèves passées dans des bories aux pierres mal jointoyées suintant les verses hivernales, voyez-les décoller leurs paupières boursouflées puis réanimer avec lenteur leurs articulations bloquées et leurs muscles endoloris pour que recommence l'obre.

Voyez les, dix ans après, le corps détruit par les fatigues, accroupis dans leurs guenilles à l'entrée de leur église, tendre des mains tremblantes vers quelque improbable aumône.

Furent ces carriers dans la carrière des Infernets extrayant le gypse, le réduisant en poudre avec de lourdes masses, puis façonnant la coque d'argile embouchée d'un gueulard où sera cuite pendant trois jours la poudre de pierre lentement murie pendant des millions d'années. Et alors, voyez leurs sourires entendus lorsque du bout de leurs doigts cornés ils constatent que leur chaux bien cuite sonne comme poterie bien tournée.

Furent ces maçons armés de piges et de cordes à douze nœuds donnant vie aux plans du maître d'œuvre et, pour que le beau soit, réveillant ce nombre d'or qui dort depuis l'antiquité.

Voyez-les transporter, sur un bayard, moellons et pierres équarries puis les hisser, par roues, potences à moufles ou chèvres, sur les échafaudages accrochés aux boulins traversants.

Sous l'œil du Maître enfin, quand la hauteur fut bonne, sur les arases fraîches voyez les charpentiers, ces savants géomètres, installer leurs toiles de coffrages pour donner forme aux arcs, ouvertures et coupoles.

**Voici le lourd pilier et la montante voûte ;
Et l'oubli pour hier, et l'oubli pour demain ;
Et l'inutilité de tout calcul humain ;
Et plus que le péché, la sagesse en déroute.**

**Voici le lieu du monde où tout est revenu
Après tant de départs, après tant d'arrivées.
Voici le lieu du monde où tout est pauvre et nu
Après tant de hasards, après tant de corvées.**

**Voici le lieu du monde où tout rentre et se tait,
Et le silence et l'ombre et la charnelle absence,
Et le commencement d'éternelle présence,
Le seul réduit où l'âme est tout ce qu'elle était.**

**C'est la pierre sans tache et la pierre sans faute,
 La plus haute oraison qu'on ai jamais portée,
 La plus droite raison qu'on ai jamais jetée,
 Et vers un ciel sans bord la ligne la plus haute.**

(Texte de Charles Péguy)

Nous voici purs et nus devant ces roches blanches
 Qui exhalent les cris de l'histoire des temps
 Nous voici corps de chair tourmentés de souffrances
 Avec les yeux ouverts d'un tout petit enfant

Ceux qui t'ont érigée ont droit au souvenir
 Il serait indécent de pleurer ou gémir
 Devant ceux qui dans l'ombre ne peuvent revenir
 Pour nous dire pourquoi ils ont voulu bâtir

Tous ceux qui ont œuvré et fait ce sanctuaire
 Eurent la foi des justes qui cimente les pierres
 Leur énergie d'alors fut celle d'une vie
 Qui transmute les choses pour que les choses prient

Pour que les choses prient pour la mère de Dieu
 La femme qui fut mère en se cachant un peu
 Celle qui fut aussi l'alpha et l'oméga
 Que notre ave ce soir soit pour toi Maria

(AVE MARIA)

Les musiciens – Les instruments



Voix
Delfine Ragonot



Caloubet-tambourin
Elisabeth Friesz
Florian Libourel
Alain Bravay



Flûtes: soprano, alto, ténor, basse - Flûte traversière
Christine Imbecault
Anne Flet
Thierry Flet



Cornemuse
Marie-Pierre Delpeuch
Alain Bravay



Hautbois, Hautbois à caprice, Dulciane
Thierry Flet



Cromorne ou Tournebout
Anne Flet
Thierry Flet
Alain Bravay



Guitare, Cithare
Elisabeth Friesz
Delfine Ragonot



Piano, Clavier, Accordeon
Marykal Paget

4


LES NOCTURNES D'AUBUNE 2012 - ACADEMIE DE BEAUMES DE VENISE

Ley Ménestrié de Provence

Direction Alain Bravay
Marykal Paget, clavier

CONCERT

Musiques du XIIe au XVIIIe s.



Chapelle N-D d'Aubune, XIIe s.
Samedi 11 août 2012 à 21h30



AUBUNE ET SON TEMPS

Une Production de l'Académie de Beaumes de Venise

NOCTURNES D'AUBUNE 18 et 19 juillet 2013

Deuxième partie : du XII^{ème} au XIII^{ème} siècle

AUBUNE ET SON TEMPS

Une Production de l'Académie de Beaumes-de-Venise

Texte de Philippe Jean COULOMB

Voix de :

Lucie LESGOIRES
Philippe Jean COULOMB
Jean-Noël POTTAM

Illustration musicale de :

Marie-France BRANDSTETTER
Geneviève DUBUISSON

Illustration Pictographique :

Claude COULOMB
Philippe Jean COULOMB
Jean-Pierre MICHEL

Montage :

Jean-Pierre MICHEL

Sono :

Marc IGULEN

Réalisation

Philippe Jean COULOMB

Concert de Musique Baroque par l'Ensemble du soleil

Bach, Haendel, Telemann, Fasch & Vivaldi...

Académie de Beaumes-de-Venise, LES NOCTURNES D'AUBUNE, PhJ Coulomb

SCRIPT DES NOCTURNES D'AUBUNE

Nous voici purs et nus devant ces roches blanches
 Qui exhalent les cris de l'histoire des temps
 Nous voici corps de chair tourmentés de souffrances
 Avec les yeux ouverts d'un tout petit enfant

Ceux qui t'ont érigée ont droit au souvenir
 Il serait indécent de pleurer ou gémir
 Devant ceux qui dans l'ombre ne peuvent revenir
 Pour nous dire pourquoi ils ont voulu bâtir

Tous ceux qui ont œuvré et fait ce sanctuaire
 Eurent la foi des justes qui cimente les pierres
 Leur énergie d'alors fut celle d'une vie
 Qui transmute les choses pour que les choses prient

Cette œuvre de matière plusieurs fois séculaire
 Est un puits de mémoire qui demande à s'ouvrir
 A ceux qui à genoux récitent des prières
 Aujourd'hui notre temps appelle au souvenir

Neuf cents ans ont passé et lustré la chapelle
 Elle est là devant nous immobile et muette
 Mais prête à se livrer car enfin elle est celle
 Qui s'offre à nos regards et attend notre quête

Remontons-donc les siècles car depuis le douzième où Ugo fit Aubune sur l'écran de l'histoire ont défilé les rois, les guerres, les pestes et les famines, la paix est revenue mais écoutons ce que disent les pierres

Le XIIIème siècle fut celui de Louis IX, un âge d'or où le climat clément permit l'épanouissement de l'art gothique, le développement de l'agriculture et celui de l'économie.

Ces conditions de prospérité réunies entraînèrent une forte poussée de la démographie. La population de la France, essentiellement paysanne, qui s'élevait à 22 millions d'habitants, représentait alors 20% de celle de l'Europe.

En ce temps-là, la seigneurie de Beaumes appartenait à la famille d'Agoult, l'une des plus anciennes, des plus nobles et des plus

puissantes du Venaissin dont le blason était d'or au loup ravissant d'azur, armé, langué et vilainé de gueule. Le château protégé de forts remparts équipés d'un chemin de ronde et de quatre tours dépendait des comtes de Toulouse.

De retour de croisade, le futur St Louis fit don à l'église de Beaumes d'une épine de la couronne du Christ, la « Sainte Epine » bénie sur les lieux saints, qui fut placée dans la chapelle de Notre-Dame de Pitié. Le pape Clément XI consacra le reliquaire, mais, en 1736, l'évêque d'Orange, au cours d'une visite pastorale, s'aperçut que le sceau avait disparu, il déclara que la Sainte Epine en place n'était pas authentique et la fit remplacer par une autre relique qu'il fit venir de Rome.

Le château de Beaumes dépendait des comtes de Toulouse lorsque la croisade des Albigeois, lancée par Innocent III, bouleversa les données géopolitiques. Raymond VI, qui soutint la cause des hérétiques dut céder, pour éviter l'excommunication, sept places fortes du Venaissin parmi lesquelles Beaumes. Quelques années plus tard, son fils, Raymond VII, lève des troupes, récupère ses possessions et y met des garnisons ; mais, en 1271, il fut contraint de céder définitivement le Venaissin à l'église romaine.

Aubune, qui dépendait de l'évêque d'Orange, protégée par une enceinte, accueillait encore de nombreux pèlerins religieux et laïques, mais, elle fut progressivement délaissée au profit de l'église de Beaumes.

Maudit fut le XIV^{ème} siècle qui vit le début du petit âge glaciaire : maintes pluies, neiges, frimas et mauvaises récoltes affamèrent le bon peuple des villes et des campagnes et, pour comble de malheur, la guerre... une guerre qui durera cent ans ravagea la France qui accumula, face aux Anglais, défaites sur défaites : désastre de Crécy, débâcle de Poitiers, honte d'Azincourt, sanctionnées par le traité de Troyes qui permit à Henri V d'Angleterre d'épouser la fille de Charles VI et d'être déclaré héritier du royaume de France. L'humiliation fut totale lorsque le traité de Brétigny nous força à abandonner à l'Angleterre toute la partie située au sud de la Loire.

Epuisés, affamés, désespérés, agonisant dans leurs sordides et glaciales masures, les serfs, les manants et autres alleutiers, avec l'énergie du désespoir, se révoltent contre leurs seigneurs. Squelettiques, grelottant sous leurs haillons, ils se regroupent armés de faux, fourches et piquons et font un grand carnage des nobles isolés hors leurs châteaux.

Durant ce quatorzième siècle la seigneurie de Beaumes revint successivement à Raymond II d'Agoult puis Bertrand Guilhem de Budos qui résida à Caromb ; sa fille épousa Astorg de Peyre issu d'une puissante et très riche famille du Gévaudan, mais ce dernier n'ayant pas d'héritier, c'est son frère cadet, Astorg II de Peyre, qui lui succéda.

En novembre 1347, la peste, se développe comme une vague depuis Marseille et gagne Avignon, cité papale, carrefour du monde chrétien, décimant jusqu'à trente pour cent de la population. Beaumes fut épargnée.

En France, entre 1340 et 1440, le fléau tue 7 millions d'habitants. Dès 1348, il provoque des violences, il faut trouver des boucs émissaires, les Juifs sont rendus responsables.

Les premiers troubles éclatent à Toulon dans la nuit du 13 au 14 avril 1348. 40 Juifs sont tués et leurs maisons pillées. Les massacres se multiplient comme une trainée de poudre à Apt, Forcalquier, Narbonne, Carcassonne, Buis-les-Baronnies, Valence, la-Tour-du-Pin, Saint Saturnin et Pont-de-Beauvoisin où ils sont précipités dans un puits qu'on les accuse d'avoir empoisonné.

La même année, Laure de Noves succombe à la peste le jour de ses quarante ans.

Elle est passée à la postérité grâce aux poèmes que le poète florentin Pétrarque lui a dédiés. Mais le romantisme de ses vers laissèrent la belle de marbre car elle s'était mariée, deux ans avant leur rencontre, avec Hugues de Sade dont elle eut dix enfants.

Philippe IV Le Bel, le roi de fer, tente de pallier ses difficultés financières en taxant lourdement Juifs et Lombards, confisque leurs biens et les expulse hors le royaume. Il dissout l'ordre des Templiers et s'approprie leurs richesses.

Clément VI dénonce l'attitude d'accabler les Juifs de la peste, des famines et de tous les maux du monde et décide de les accueillir sur ses terres pontificales dont fait partie le Comtat Venaissin. Ils sont cependant parqués dans des carrières où leurs maisons ne doivent avoir aucune ouverture regardant sur les habitations des catholiques.

Comme signe distinctif le concile de Latran imposa aux Juifs le port de la **rouelle**, une étoffe ronde de couleur jaune ou rouge. Pour les hommes, elle doit être cousue sur la poitrine, les femmes portent un bonnet spécial. Ces signes permettent de les différencier du reste de la

population et d'empêcher ainsi les mariages mixtes, sauf si les intéressés se convertissent. Les juifs doivent également cesser de cohabiter avec les chrétiens, c'est la naissance du concept de ghetto.

La notion de «Juifs du Pape» est née.

A Carpentras, la construction de la synagogue débute en 1367.

En 1353, le pape Innocent VI ordonne la consolidation des places fortes. Les habitants de Beaumes, hommes, femmes et enfants confortent leurs remparts, creusent des citernes dans le safre, entassent des provisions. Avignon est la capitale de la chrétienté. Durant près d'un siècle, neuf papes, dont deux schismatiques vont se succéder. Le paysage urbain se transforme rapidement. Cet afflux de richesses profite à toute la région. On élève le Palais des Papes, on édifie des palais pour les cardinaux, on rebâtit dans le style gothique les églises romanes, on fonde des collèges, des hôpitaux et des établissements religieux. A partir de 1355, on construit une nouvelle enceinte pour se protéger des routiers et des grandes compagnies. Aujourd'hui, l'héritage patrimonial de cette époque constitue l'ensemble gothique le plus beau et le plus vaste d'Europe.

XVème siècle,

Le petit âge glaciaire se poursuit et même s'amplifie. La France, amputée d'une bonne partie de son territoire, souffre, mais Charles VII, grâce à Jeanne d'Arc réussit à renverser une situation bien compromise en délivrant Orléans. En 1453, vainqueur à Castillon, le roi met fin à la guerre de cent ans.

Son fils Louis XI lui succède et doit faire face à une situation catastrophique avec la grande famine de 1481 : le peuple meurt de froid et de faim.

Rusé et fin politique il parvient à redresser la situation et à récupérer les duchés de Bretagne et de Bourgogne, le Maine, l'Anjou et la Provence.

Astorg III, seigneur de Beaumes, qui fut viguier de Marseille en 1423, eut un défaut majeur : celui d'être mégalomane. Voulant, en toute occasion faire étalage de sa puissance et de sa fortune, il organisa nombre grandes fêtes et somptueux tournois. Mais, ce faisant, il aliéna rapidement une grande partie de ses terres de France et du Comtat. Il vendit Loriol puis Bedoin et Caromb. A la mort de son frère, évêque de Mende, il vendit son évêché pour la somme de 4 000 écus. Il s'apprêtait à négocier la seigneurie de Beaumes lorsque la mort le surprit.

Son fils Astorg IV, seigneur de Sanhes, eut un comportement plus tempéré. Il tenta de rétablir la situation économique catastrophique que lui avait léguée son père. Installé dans son château de Beaumes, il adopta un code de police urbaine et rurale que lui présentèrent les

syndics. Action prémonitoire, car ce code préfigurait des lois modernes pour l'époque qui seront adoptée plus tard par la première république.

Le roi Louis XI, accusa Astorg le Magnifique de simonie et exigea le remboursement des 4 000 écus. Se heurtant au refus du fils, il saisit les terres de Peyre et engagea un procès qui finalement se termina cinq ans après par un non-lieu.

Aubune, gardée par un ermite, fut progressivement abandonnée. Il n'y eut plus de rogations, ni de processions, les fidèles se faisant rares et les aumônes aussi, l'édifice ne fut plus entretenu, le toit de la chapelle se dégrada et s'effondra.

XVIème siècle,

Le beau temps fait une courte apparition, les vignes des coteaux d'Aubune produisent des vins si sucrés que l'on ne peut les boire que dilués ou en apéritif.

En 1520, François Ier et Henri VIII se rencontrent au Camp du drap d'or, magnificence inutile car aucune alliance ne fut conclue.

Mais l'évènement le plus atroce incube lentement dans le royaume. Dans le Languedoc le sectarisme religieux se développe avec une violence inattendue. Les charges de sénéchal et de consul sont exclusivement réservées aux catholiques, les protestants se révoltent, le 30 septembre 1567 à Nîmes, le jour de la Saint Michel, des moines et des clercs sont massacrés puis jetés dans un puits de la cour de l'évêché.

Cette Michelade allume la mèche des guerres de religion. Cinq ans plus tard, en 1572, Catherine de Médicis et son fils Charles IX déclenchent le massacre de la Saint Barthelemy.

Pour comble de malheur, au climat tempéré du début du siècle succède un hiver très froid, tous les fleuves gèlent, les paysans mangent le blé sur pied, point de récoltes, la famine s'installe à nouveau.

Les Peyre, seigneurs de Beaumes, résident dans le château, mais en 1532, Mévouillon s'en empare par surprise et y place un capitaine châtelain qui en fut le bayle et le gouverneur militaire.

Un détachement de militaires italiens est affecté à Beaumes et logé dans le château.

La commune n'accepte pas de gaité de cœur la présence, dans ses murs, des militaires de son Éminence. C'est ainsi que, en 1538, les syndics refusent d'ouvrir les portes du village à un détachement de cavalerie. L'affaire est aussitôt portée devant un tribunal papal réuni à Carpentras. Après un long débat, il oblige syndics et notables à se rendre à Avignon pour présenter leurs excuses au Légat pontifical.

Pendant les guerres calvinistes, Beaumes résiste avec courage aux assauts des troupes huguenotes.

Montbrun s'empare de Malaucène le 7 août 1560. Le vice-légat organise la résistance et lève des troupes qu'il concentre au Crestet.

Beaumes fournit six hommes sous les ordres du capitaine Jérôme Pusco et abrite à nouveau un détachement de cavalerie italienne sous les ordres de Monsieur de Sainte-Jalle. Contraints, les habitants doivent, sur l'ordre du Recteur, donner un sou par jour à chaque soldat du détachement et leur fournir les vivres nécessaires. Le village supportera cette charge jusqu'au milieu du XVII^{ème} siècle, à savoir : loger et héberger, chaque année, pendant quatre mois, dix à quinze gendarmes de la cavalerie italienne.

Il faut de surcroît, tout au long de la guerre contre les huguenots, satisfaire à toutes les réquisitions.

Alors que ces derniers, maîtres d'Orange, entreprennent la conquête de tout le Venaissin, le parlement balméen fait murer le portail neuf et la grande porte de l'église. L'autre portail et la petite porte de l'église sont munis d'un cadenas dont seuls les consuls ont la garde des clés. Les réquisitions de vivres et de soldats s'intensifient.

Notre Dame d'Aubune, trop isolée, n'est ni protégée, ni entretenue. La commune ne peut que constater « qu'elle s'en va de tout ruynée... ». La chapelle et l'ermitage sont abandonnés pendant de longues années et utilisés comme écurie et finière. Les voûtes et la toiture s'effondrent en 1561.

En 1562, le comte de Suze, qui vint battre les huguenots à Beauregard, voulut reprendre Valréas. Beaumes lui dépêche quatre soldats, aux frais de la commune, qui prennent part à la victoire le 25 juillet, sur les troupes de Charles Dupuy de Montbrun, le Bayard protestant, et du baron des Adrets. Ce dernier continue à écumer la région et pille les églises dont celle de Beaumes, le 9 septembre il ravage toute la campagne environnante.

Machiavélique à souhait, et d'une imagination satanique, le baron des Adrets invente les sauteriers de la mort : lorsqu'il prend une place forte, Il fait sauter la garnison et les habitants du haut des remparts sur des piques.

Le 21 octobre les soldats du capitaine Pignans qui occupent le village humilient les villageois, exigent une contribution excessive en argent et, du haut du château, pour s'entraîner, prennent pour cible les villageois et les arquebuserent comme de simples parpaillots !

En 1563, les huguenots occupent Vacqueyras et Sarrians, le péril est grand : on achète 30 arquebuses et un quintal de poudre, on renforce les sentinelles sur les remparts du côté du *rocas-taillat*, fossé aménagé à l'ouest des remparts de Beaumes, et une nouvelle compagnie italienne vient renforcer la garnison.

Le 17 avril, la cavalerie de Dagot et les gendarmes du capitaine Vérité font une halte à Beaumes. Bien que bénéficiant de 110 pains et trois florins par jour, la soldatesque devient de plus en plus insolente et cause « *tout plein de torts aux manants et habitants de la ville et mesmement aux syndics* ».

Mis à contribution, à la mi-juillet les balméens s'activent à réparer « *certaine rompedure du barri* ».

Le 7 août, les huguenots assiègent le village. Les défenseurs et les villageois font une sortie qui disperse l'ennemi, lui tuant 12 hommes. Les capitaines Propiac, Jolli, Jehan, Olivier, de Campagne et Marchant occupent successivement le château avec leurs compagnies.

Les remparts sont réparés, des corps de garde installés aux portes, les fossés remis en état, les femmes approvisionnent les citernes du château, on achète du vin et des armes, un poudrier fabrique de la poudre nuit et jour. On accueille les habitants d'Aubignan qui demandent asile et protection, le couvre-feu est décrété.

Efficace dans la défense de son village, Beaumes participe également à l'effort général : 25 hommes vont rejoindre les troupes du comte de Suze pour défendre Carpentras.

En mai 1568, une petite paix est conclue, Trophime de Raymond, seigneur de Durban est nommé gouverneur du château.

En 1571, François ASTORG de Peyre, seigneur de Beaumes, lieutenant général du Languedoc, a le malheur de professer son protestantisme, il

est assassiné, pendant la nuit de la St Barthélemy, dans la chambre même du roi.

Considéré comme un mort hérétique, le co-légat d'Avignon confisque au nom du pape Pie V, sa baronnie de Beaumes et toutes ses possessions du Comtat Venaissin qui furent vendus en 1570 à Henri de MONTMORENCY, comte de Damville, maréchal de France pour la somme de 36 000 florins d'or.

Ce dernier, de confession catholique, se rapproche du jeune roi de Navarre, le futur Henri IV.

Le 20 février 1574, les ennemis se présentent devant la porte sud du village que des traitres avaient promis d'ouvrir, mais les sentinelles étaient vigilantes, le peuple court aux armes et repousse l'ennemi. Le lendemain, les félons sont pendus sur les remparts.

En février 1577, une armée catholique se concentre à Malaucène pour reprendre Entrechaux. Beaumes, toujours occupée par des troupes italiennes, lui envoie des renforts.

L'état de guerre perdura jusqu'en 1583, date à partir de laquelle, le danger ayant disparu, il devient inutile de garder le château.

La commune est ruinée : sa dette s'élève à 128 975 florins !

La peste qui ravageait le pays, heureusement épargna Beaumes et une récolte excellente permit d'éviter la disette et de remonter le moral de la population.

L'abjuration de Henri IV, survenue le 13 juillet 1593, met fin à la période de troubles. Ce n'est qu'en 1605 que l'on se décide à rouvrir le portail neuf.

XVIIème siècle

Une vague de froid glacial, hivernal et estival, déferle sur la France, des trombes d'eau ininterrompues provoquent des inondations catastrophiques détruisant toutes les récoltes. De grandes famines déciment la population avec un record de mortalités de 1631 à 1636. Les taux de mariage et de natalité s'effondrent.

Madame de Sévigné grelottait à Paris et, en juin 1675, elle écrivait à sa fille, Madame de Grignan qui résidait en Provence : « *Il fait un froid horrible, nous nous chauffons et vous aussi, ce qui est une bien plus grande merveille* ».

Le Duc de Saint-Simon rapporte « *qu'une gelée qui dura près de deux mois de la même force, avait, dès ses premiers jours, rendu les rivières solides jusqu'à leur embouchure, et les bords de la mer capables de*

porter des charrettes qui y voituraient les plus grands fardeaux...Une seconde gelée perdit tout. Les arbres fruitiers périrent, il ne resta plus ni noyers, ni oliviers, ni pommiers, ni vignes...les autres arbres moururent en très grand nombre »

Mais, cette attaque polaire n'était qu'un avant-goût de ce qui se préparait car, de 1687 à 1697 surviennent les années les plus froides jamais connues en Europe, la pluie et la neige provoquent le décès de 300 000 personnes !

Et malgré ce, le roi-soleil engage des guerres contre l'Angleterre, la Hollande et l'Espagne.

En ce temps-là, Pierre-Paul de FORTIA de PILLES, est le plus illustre des seigneurs de Beaumes.

Né à Avignon en 1600, il est élevé comme enfant d'honneur près du Dauphin de France. Il participe au siège de la Rochelle où, très susceptible sur la question de l'honneur, il tue en duel le fils du poète François de MALHERBE.

Ce dernier, fou de douleur, veut, pour venger son honneur, se battre avec lui, mais permission lui est refusée.

Il exhale alors sa douleur et son indignation dans le sonnet suivant :

*Que mon fils ait perdu sa dépouille mortelle,
Ce fils qui fut si brave, et que j'aimais si fort
Je ne l'impute point à l'injure du sort,
Puisque finir à l'homme est chose naturelle ;*

*Mais que de deux marans la surprise infidèle
Ait terminé ses jours d'une tragique mort,
En cela ma douleur n'a point de réconfort,
Et tous mes sentiments sont d'accord avec elle*

*O mon Dieu, mon Sauveur, puisque, par la raison
Le trouble de mon âme étant sans guérison,
Le vœu de la vengeance est un vœu légitime ;*

*Fais que de ton appui je sois fortifié.
Ta justice t'en prie, et les auteurs du crime
Sont fils de ces bourreaux qui t'ont crucifié.*

Paul de Fortia regretta toute sa vie ce crime et, le restant de sa vie, œuvra pour faire interdire les duels qui décimaient la fine fleur de l'aristocratie française.

Richelieu le remarqua et s'attacha ses services.

Le prince de Condé passant à Avignon, l'ayant reconnu, lui dit « *J'ai bien de la joie de vous voir, Monsieur, le roi m'a commandé de ne rien entreprendre qu'après vous en avoir parlé* »

Lorsque, pendant la fronde, les galères d'Espagne attaquent Marseille, Gouverneur du château d'If et des îles, il combat courageusement allant d'une île à l'autre sous le feu des ennemis et conserve la ville au roi qui, pour le remercier, le fait maréchal des camps et des armées et gouverneur-viguier de la ville.

Louis XIV vint à Marseille, Fortia lui présenta les clés d'or de la ville « *Conservez ces clés, lui dit le roi, en lui serrant les mains, je ne saurais les mettre en de meilleures mains que les vôtres* ».

Il mourut à Marseille le 13 juin 1682 et fut enterré dans l'église du Château d'If.

Conformément à ses dispositions testamentaires son cœur fut porté à Beaumes dans son tombeau de famille.

Son fils aîné, Louis-Alphonse devint baron de Beaumes.

La naissance du dauphin, futur Louis XIV, après 23 ans de mariage, alors que le roi Louis XIII et la reine ont 36 ans, le font surnommer « l'enfant du miracle ».

Anne d'Autriche, en reconnaissance à la Vierge de lui avoir permis de donner un héritier au royaume, multiplie des dons somptueux aux églises de France. C'est ainsi que Notre Dame d'Aubune se voit attribuer une splendide chasuble entièrement brodée avec des fils d'or.

Aubune s'ouvre sur le XVIIème siècle abandonnée et menaçant de ruine. Elle sert d'écurie, l'on y entasse le foin et les harnais des chevaux. Pris de remords, les chanoines décident de la sauver mais pour cela il faut de l'argent ; alors, ils demandent au vice-légat d'élargir certaines indulgences à ceux qui feraient une aumône pour la réparation de la chapelle. Des quêtes sont organisées, l'argent est collecté.

L'édifice doit être remanié et agrandi. Les crédits obtenus permettent la construction du collatéral Nord et une profonde restauration de toutes les parties hautes : les croisillons de transept sont exhausés jusqu'au niveau général du bâtiment et englobés sous une toiture unique à deux

pentent recouvrant nef et transept. L'équilibre du clocher est assuré par le renforcement de sa souche.

Le couloir d'accès à la nef reçoit une façade.

Le sol du chœur est surélevé pour accueillir des sépultures.

Les absidioles Nord et Sud sont obturées.

La restauration est terminée en 1610.

Au XVIIIème siècle une dernière campagne permettra de reprendre les murs du collatéral Nord et de les consolider par l'établissement de trois arcs-boutants appuyés au rocher de la colline.

Pour redonner vie au sanctuaire, l'évêque d'Orange autorise l'installation d'une confrérie avec des bailes chargés de prendre soin de la chapelle. Il demande au Souverain Pontife et obtient des indulgences perpétuelles pour ceux qui viendront y prier et les pèlerins affluèrent à nouveau.

La population de Durban, qui avait abandonné l'église et le cimetière de Saint Hilaire, opte pour Aubune. Plusieurs familles de Beaumes, les Fabri, les Baumes, les Ribières d'Antremont, veulent avoir leur caveau dans la chapelle et font acquisition des concessions aménagées dans la surélévation du chœur.

Alors que le froid et les guerres éprouvent les populations, un terrible fléau, venu de l'orient pour accroître la punition divine à l'encontre d'une humanité par trop pécheresse, s'abat avec la fulgurance de l'éclair. Des galères débarquent à Marseille, avec les cargaisons des marchands, des rats noirs porteurs de la peste bubonique. Une fois à terre, ces rongeurs contaminés meurent libérant leurs puces qui se ruent massivement sur les hommes.

Marchands, colporteurs, pèlerins, voyageurs véhiculent rapidement la maladie vers Avignon, Carpentras et Beaumes.

La mort ne touche pas d'égale façon. Les professions qui attirent les rats comme les boulangers, les bouchers et les hôteliers sont plus durement touchées que les forgerons et les chaudronniers qui les font fuir par le bruit. Les médecins, les fossoyeurs et les prêtres qui assistent les pestiférés disparaissent rapidement.

Après quelques jours d'incubation, le malade est pris d'une très forte fièvre et de maux de tête épouvantables. Des bubons de couleur noire apparaissent à l'aîne, aux aisselles et au cou, enflent puis éclatent laissant suinter des écoulements sanguinolents. Le malade épuisé, toussé, crache, n'arrive plus à respirer. Il exhale des microbes qui contaminent son entourage.

Seigneurs, magistrats et clergé sont impuissants face à ce qui ne peut être que le doigt de Dieu. Pénitences, processions et rogations se succèdent en vain, la fin du monde est proche.

Des clercs invoquent l'Apocalypse selon Jean :

« Quand il ouvrit le quatrième sceau, j'entendis la voix du quatrième être vivant qui disait : Viens. Je regardai, et voici que parut un cheval d'une couleur verdâtre. Celui qui le montait se nommait la mort, et le séjour des morts l'accompagnait. Alors, on leur donna pouvoir sur le quart de la terre, pour exterminer par l'épée, par la faim, par la peste, et par les fauves de la terre. »

Mais bientôt, les médecins et les prêtres acquièrent la conviction que la peste provient des miasmes et, pour l'éradiquer, ils pensent qu'il faut se purifier en supprimant les pollueurs.

Déjà accusés d'avoir tué le Christ, les juifs sont soupçonnés de s'allier aux lépreux, aux musulmans et au Diable, pour empoisonner les puits et répandre la peste. Tous les marginaux et les étrangers sont considérés comme dangereux et pourchassés.

A Beaumes, à la première alerte, les greniers sont remplis, le bétail parqué dans les rues à l'intérieur des remparts. Bœufs, chèvres, moutons, cochons et poules grouillent sur des tas de fumier, dans les rues, au milieu des ordures que l'on jette par les fenêtres, les odeurs sont nauséabondes. Des égouts pestilentiels se déversent par la porte de la Touve, dans des fossés qui s'évacuent dans la Salette.

On décide de transformer Aubune en Lazaret. Vite surchargée on entasse les pestiférés dans des cabanes sordides. Deux croix sont peintes de chaque côté de l'entrée de la chapelle ; en haut à gauche le mot *deus* est écrit en lettres de sang.

L'ermite, François Pons, se dévoue aux pestiférés et est victime de sa charité.

Les fossoyeurs ou corbeaux enterrent les malades, ils touchent pour cela 2 livres, 14 sous et 2 deniers. Les mourants sont exclus sans pitié car ils sont l'expression de la malédiction divine.

Des médecins et des chirurgiens sont habillés et rétribués par la communauté mais logés dans des bâtiments à l'écart, pour éviter la contamination.

Charles de Lorme, premier médecin de Louis XIII, imagine un costume protecteur de la tête aux pieds, sur le modèle de l'armure du soldat : « le nez long de 16 cm, en forme de bec, est rempli d'éponges en carton imprégnées de parfums à base de camphre, clous de girofle, laudanum et myrrhe.

Sous le manteau, on porte des bottines, faites de cuir de bouc et de chèvre. Des culottes et une chemisette de peau dont on referme le bas, s'attachent aux dites bottines ; le chapeau et les gants sont aussi de même peau et, pour protéger les yeux, des bésicles ».

Une longue tunique faite en cuir ou en toile cirée est complétée par des jambières, des gants, des bottes et un chapeau, en cuir ciré. L'ensemble du costume est imprégné avec les mêmes herbes aromatiques que le masque de bec. Ainsi accoutrés, les médecins avaient un aspect terrifiant qui servait aussi à imposer le respect et l'autorité en ces temps troublés de peste.

Les consuls décident d'acheter des fusils pour équiper des patrouilles qui circulent jour et nuit imposant des barrières sanitaires. Un système de quarantaine est mis en place pour tout suspect.

L'on impose des billets de santé délivrés par les magistrats sur avis des médecins, qu'il faudra présenter à toute interpellation. On fait la queue pour obtenir le précieux papier qu'il faut renouveler après chaque déplacement.

Le village est interdit aux juifs car ils sont dangereux et susceptibles de transporter des marchandises contaminées. Les animaux d'élevage suspectés sont abattus et enterrés.

Pour soigner les pestiférés ou prévenir la maladie, on utilise des parfums et des plantes et l'on parfume à tour de bras.

Les ingrédients utilisés sont dérisoires: mélange détonant de poudre à canon, poix, résine et soufre, ou soufre, poix, arsenic et camphre ou encore antimoine, orpiment qui est un sulfure naturel d'arsenic, poivre, thym, romarin, lavande, sauge et vinaigre...

La thérapie en vogue est la recette des quatre voleurs ainsi appelée car, lors de la peste à Toulouse vers 1628, furent arrêtés quatre voleurs qui se frictionnaient de cette préparation avant de détrousser les cadavres des pestiférés. Le traitement les ayant protégés fut aussitôt adopté.

En voici la composition :

Réunir trois pintes de fort vinaigre de vin blanc,
Une poignée d'absinthe,

Une idem de Reine-des-prés,
 Une idem de graines de genièvre,
 Une idem de marjolaine sauvage,
 Une idem de sauge,
 Cinquante clous de girofle,
 Deux onces d'angélique,
 Deux onces de romarin,
 Trois grains de camphre.

Mettre le tout dans un vaisseau, pendant quinze jours, et bien luter, passez à travers un linge avec expression, mettre ledit vinaigre dans des bouteilles bien bouchées.

L'on se frotera les tempes, les oreilles, les narines, les mains, de temps en temps, et surtout lorsqu'on sera obligé d'approcher des pestiférés.

Autre remède : 'herbe de la peste qui se vendit à prix d'or : il s'agit de l'*Adenostyles alpina* que l'on trouve sur les pentes du Ventoux à partir de 1600 mètres dans le ravin de Font-Fiole.

Mais le médicament miracle du siècle, concocté par les apothicaires est un contrepoison appelé la thériaque.

Pour éviter les fraudes, les apothicaires décidèrent de la préparer en public devant des médecins et des représentants des autorités. Mais cela nécessitait plus d'un an et demi, car elle devait fermenter et faisait appel à plus de soixante-quatre ingrédients végétaux, minéraux et animaux des plus variés, sans compter le vin et le miel à savoir : gentiane, poivre, myrrhe, acacia, rose, iris, rue, valériane, millepertuis, fenouil, anis ainsi que de la chair séchée de vipère, des inflorescences d'opopanax et des rognons de castor.

Le peuple se bat pour obtenir ces drogues et, bien entendu, les apothicaires s'enrichissent.

Les monnaies sont purifiées dans du vinaigre bouillant.

Fumigations et feu sont systématiquement utilisés : on brûle les habits, la paille, les objets souillés, les cadavres.

Fossoyeurs, corbeaux et médecins tombent sous le coup de la quarantaine.

L'archevêque de Carpentras rappelle que la pratique du culte catholique ne doit pas faiblir :

« Nous voudrions persuader à ceux qui ne sortent pas des lieux de leur habitation que la contagion n'étant que le châtement du péché, les remèdes divins sont presque les seuls efficaces. »

Le fléau est une punition céleste : le prêche accable les pauvres gens crédules qui s'infligent eux-mêmes des pénitences. L'eau bénite est distribuée à profusion. Les curés parcourent les rues en rappelant que toute violation de la quarantaine est punie d'excommunication. Les hosties sont distribuées au bout d'un bâton fendu. L'extrême-onction est donnée à l'aide d'une baguette à l'extrémité de laquelle se trouve un coton imbibé d'huile.

On ne sait plus à quel saint se vouer mais rapidement, les statues de St Roch, connaissent un franc succès : ce saint protecteur des pestiférés, qui contracta lui-même la maladie, est représenté tenant un bâton, sa robe retroussée découvrant un bubon qu'un ange soigne, à ses pieds le chien qui le prit en pitié alors qu'il s'était retiré dans une forêt pour ne pas contaminer ses semblables, lui tend un pain dans sa gueule.

Impuissants à arrêter le fléau, laïcs et clercs firent un vœu aux saints protecteurs de la paroisse. Ils promirent d'aller en procession à la Notre Dame d'Aubune, le lendemain de la fête de Saint Sébastien et d'y faire placer un tableau commémoratif du vœu. Le miracle survint, le mal cessa et le peuple honora fidèlement ses promesses.

Les consuls de Beaumes rédigèrent en 1629 l'acte suivant :

« ...Et pour perpetuelle mémoire de ce vœu sera fait un tableau auquel depeinct en hault la sainte Vierge Marie tenant son fils Jésus entre ses bras avec une multitude de peuple, hommes et femmes à genoux et mains jointes que seront présentés à Dieu, à sa sainte mère par lesdits. Ste Anne, St Pierre, St Nazaire, St Roch et St Sébastien avec la mémoire de ce vœu escripte au pied dudit. tableau et aultrement comme mieux sera advisé ; lequel tableau sera par après mis et posé en honneur dans ladite esglise Notre Dame d'Aubune, avec deux torches de cire blanches au-devant d'icelluy tableau pour y demeurer tousiours et estant lesdites torches trop vieilles en seront faictes d'autres et remises comme dessus, au pied duquel tableau et torches seront aussy posées les armes de ladite Communauté ».

Le peintre Calvet respecta scrupuleusement le cahier des charges imposé. En haut, sur d'épais nuages noirs qui forment une barrière

protectrice, les saints entourent la vierge qui tient l'enfant Jésus sur ses genoux. En bas, la société du XVII^{ème} : la noblesse, le clergé, avec un clerc et un enfant de chœur, et le tiers Etat. Le peintre donne force détails des vêtements et des coiffures. Au centre un couple de nobles richement habillés. L'homme, portant une fine moustache, découvre sa poitrine pour montrer à la vierge un bubon tuméfié. Sa femme, dont les cheveux d'un blond vénitien sont coiffés en bandeaux puis réunis en une tresse, ornée de perles, rabattue sur le haut de la tête, porte un large col en dentelles qui rehausse la richesse des broderies de sa robe. Elle écarte les bras dans un geste d'impuissance et de supplication pour implorer la guérison de celui-ci.

A droite, femmes et enfants du peuple exhibent des bubons sanguinolents. Les femmes sont tête nue avec une coiffure identique à celle de la noble, mais sans bijoux. Elles sont habillées de robes simples non brodées avec un large col blanc amidonné.

A gauche, les hommes sont aussi tête nue, la mode étant au port du bouc, de la barbe ou de la moustache. Les attitudes sont : suppliante, étonnée ou profondément recueillie.

En bas du tableau figure un blason avec un seul Tau.

On peut lire une épigraphie latine de l'ex voto écrite en bas à gauche :

Il faut lire l'inscription ainsi :

PESTIS CAUSA BALMENSES
VOVERU(N)T ET VOTA DEO VIRGINI(QUE)
RED(D)IDERU(N)T 1629

La traduction est la suivante :

« Pour conjurer la peste, les Balméens avaient fait des vœux, et ils se sont acquittés de leurs vœux à Dieu et à la Vierge. »

Malgré quelques rechutes, la peste disparut, on s'occupa alors de désinfecter les granges, et les cabanes, les baraques en bois furent livrées au feu et on brûla de la paille dans la chapelle pour la purifier.

En 1688, la célèbre Dame de Rus, avec l'autorisation de l'évêché fait agrandir à ses frais l'ermitage pour y loger un second ermite et y installer un orphelinat. Mais le chapitre n'avait pas été consulté.

Dans la nuit du 6 au 7 août, une bande armée se présente à la porte de l'enclos et somme les ermites d'ouvrir. Au lieu d'obéir, ces derniers sonnent le tocsin, les habitants des granges voisines accourent pour leur prêter main-forte mais sont contraints de reculer face aux mousquetons et baïonnettes des sentinelles. Pendant ce temps, la bande enfonce la porte, envahit l'enclos et démolit les bâtiments nouvellement construits.

Cet attentat suscita une grande émotion dans le village. Un procès fut diligenté, les démolisseurs condamnés aux galères. On eut la preuve que les commanditaires voulurent satisfaire une basse vengeance, ils furent condamnés à verser à la dame de Rus une somme de 15 000 livres pour dommages-intérêts et à relever les bâtiments démolis.

Cet acte de vandalisme eut pour conséquence une chute spectaculaire de la fréquentation de la chapelle et l'abandon de la procession du lendemain de la Saint Sébastien qui se faisait depuis la peste.

Les fidèles cependant reprirent peu à peu leur fréquentation jusqu'à la Révolution.

Parmi les pèlerins, nombreux étaient les moines itinérants, et en particulier les cisterciens, les franciscains et les frères mineurs capucins qui parcouraient toute l'Europe sur les chemins de monastères. Participant aux constructions religieuses ou échangeant les traductions de textes antiques des moines copistes, ils participaient ainsi à un important mouvement d'échanges culturels.

C'est ainsi qu'un membre de l'ordre des frères mineurs capucins déposa sur le blanc de l'autel de Notre Dame d'Aubune, un tableau, figurant en nouveau saint de sa congrégation, peut-être pour le sauver du pillage d'un couvent franciscain par une bande armée.

Ce tableau, fin XVIIème, illustre le martyre de Joseph Eufranio Desiderio de Leonessa dont la vie fut particulièrement mouvementée.

Né en 1556 à Leonessa en Ombrie dans une famille riche, il témoigna dès son plus jeune âge, une piété exemplaire, refusa un mariage avantageux et entra chez les Frères mineurs capucins. Envoyé en mission à Constantinople, il porta assistance aux chrétiens tenus en esclavage et employés dans les galères. Sa charité attira vers lui de nombreux Turcs qu'il convertit. Ce ne fut pas du goût du Sultan qui le fit arrêter et condamner à mort : pendant trois jours, il fut accroché à une potence à des crocs de boucher et enfumé. Il fut délivré miraculeusement par un ange. De retour en Italie, il consacra le reste de sa vie à soulager les pauvres et mourut à 57 ans le 4 février 1612. Il fut canonisé par le pape Benoit XIV en 1745.

Le tableau montre le capucin brandissant une croix. Dans un encart en bas à gauche, le peintre, inconnu à ce jour, a représenté la scène du martyre. Le supplicé est pendu, au-dessus d'un feu, à une potence par des crochets qui lui traversent le pied gauche et le poignet droit qui saignent. Il trouve la force de brandir un crucifix en direction de l'un de ses bourreaux, un turc qui paraît épouvanté. Un autre Turc, assis, adossé au pied de la potence, ne voyant pas le geste du moine est indifférent à la scène. Leurs habits sont très détaillés. L'un, barbu, est vêtu d'une robe rouge, d'une chemise blanche, d'un châle bleu et d'un

turban blanc. L'autre, glabre, le nez aquilin, a une large tunique jaune pâle qui descend jusqu'à la hauteur des genoux, un pantalon vert, des guêtres blanches et un turban bicolore, bleu et blanc. Les deux sont chaussés de sandales en cuir finement découpées.

En bas à droite du tableau, est figuré un ange qui, de sa main droite désigne le moine. Ses cheveux sont blonds, les joues et les lèvres roses. Dans sa main gauche, il tient la chaîne qui enchainait le supplicié qu'il vient de délivrer et un fouet aux lanières lestées de plomb qui fait allusion aux mortifications et ascèses auxquelles se livrait le moine.

Cette scène est un reportage d'un événement dramatique illustré par le peintre qui se comporte comme un journaliste, témoin de son époque.

En 1726, un dernier aménagement de Notre Dame d'Aubune fut réalisé : un fossé fut creusé du côté de la colline pour évacuer les eaux de pluie et garantir l'édifice de l'humidité.

Pendant la Révolution, le culte de la Raison prévalant, la municipalité fit fermer la chapelle et, le 28 messidor an II, vota la démolition du clocher.

Heureusement, elle n'eut pas le temps de mettre son vote à exécution, la chute de Robespierre en fut la cause.

Cependant, le 1^{er} pluviôse de l'an VIII, la chapelle fut vendue comme propriété nationale aux sieurs Pierre-Marc Plagnac et Jean-Joseph Roux.

Les peintures murales qui couvrent voûtes et murs datent pour la plupart du XIX^{ème} siècle. Elles sont l'œuvre du gardien de la chapelle qui, à ses heures perdues, donna libre cours à son inspiration. Elles constituent un exemple de décoration populaire d'un sanctuaire à pèlerinage : faux marbres, corniches et pilastres en trompe l'œil, caissons de voûte, frises de draperies, rinceaux, guirlandes florales et litanies de la vierge.

Ayant bravé les temps et les folies des hommes, Aubune est toujours là, ses murs lustrés et délavés nous ont restitué tout ce qu'ils ont vécu...

*Près de neuf siècles après nous voici réunis
Sous les ailes bleutées des anges de la nuit
Souvenons-nous d'Ugo ce moine bâtisseur
Qui consacra sa vie à donner vie aux pierres
Qui dormaient lentement au fond d'une carrière
Les prenant par la main il leur donna un cœur
Une forme élancée qui porte une mémoire
Intimement liée à la divinité
Intimement liée à cette humanité*

*Qui pour trouver l'amour a ce besoin de croire
Pour rechercher la paix dans un lieu consacré
En inclinant le front avec humilité*

*Ecoutez le clocher retintinabuler
Ecoutez donc sa cloche ce n'est pas le tocsin
De ces guerres impossibles pour un mot pour un rien
Ecoutez donc sa cloche ce n'est pas le tocsin
Des guerres religieuses de ces guerres inutiles
Qui exterminent en vain pour des causes futiles
Ecoutez donc sa cloche non ce n'est pas le glas
De tous les trépassés dont les âmes s'envolent
Pour oublier l'horreur de leur vie d'ici-bas
C'est pour clamer leur joie que ces notes convolent
Sonnent à coup de gond sur le bourdon d'airain
En ponctuant ainsi des milliers de destins
Lancent leurs vibrations d'une énergie immense
Leur message d'amour aux animaux qui pensent
Écartèlent les cieux
Pour qu'apparaisse Dieu*